title : Notice des *Amants magnifiques* de Molière

creator : Anatole de Montaiglon

copyeditor : Floria Benamer (Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/

source : Anatole de Montaiglon (éd.), *Œuvres de Molière. Les Amants magnifiques*, Paris, Emile Tesatrd, éditeur, 1894.

created : 1894.

language : fre

$I$ C’est encore au nombre des Pièces de commande écrites pour les plaisirs du Roi qu’il faut mettre les *Amants magnifiques ;* à cause de cela, c’est une des Pièces de Molière qu’on connaît le moins et dont on se souvient peu. On commence par la sauter et l’on n’y revient, pas toujours. Si on demande où il s’est moqué des Marquis, des Pédants ou des Médecins, tout le monde répondra. En ferait-on de même si on demandait où il a pris à partie et attaqué la folie de l’Astrologie et les duperies des Astrologues ? Ne fût-ce que pour cela, et il y a encore autre chose, il ne serait que juste d’ignorer un peu moins *Les Amants magnifiques.*

Dans l’ensemble de l’œuvre du grand Comique, c’est de *La Princesse d’Elide* qu’on les doit rapprocher. L’allusion savante de la première scène à l’invasion des Gaulois en Grèce et à leur défaite près de Delphes, qui a la prétention de mettre l’action au IIIesiècle avant Jésus-Christ, n’en fait pas plus une Pièce historique qu’une Pièce Grecque, et les nobles auditeurs de Saint-Germain-en-Laye n’ont même pas dû s’en apercevoir, ni en tirer la moindre conclusion. Les costumes d’ailleurs n’en étaient pas plus antiques que les dialogues. C’était comme dans tous les Ballets ; la fantaisie du Couturier y avait prodigué les tonnelets, les retroussis, $II$ des galons sur toutes les coutures, les cravates de dentelles et, sur les coiffures et les casques, des profusions frisées de panaches de plumes. De même qu’une année plus tard dans *Psyché*, c’était d’une Antiquité fort propre et tout à fait galante.

Rien de plus juste que le titre de *Divertissement Royal*, et le jeune Roi, il avait alors trente-deux ans, y a dû prendre d’autant plus de plaisir qu’il en avait donné lui-même le sujet. N’avait-il pas été déjà le collaborateur de Molière en lui faisant ajouter aux *Fâcheux* le type du Chasseur passionné ? Ici c’est le sujet tout entier. L’Avant-propos est là-dessus si formel qu’il est impossible de ne pas le répéter :

Le Roy, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tout ce qu’il entreprend, s’est proposé de donner à sa Cour un Divertissement qui fût composé de tout ce que le Théâtre peut fournir, et, pour embrasser cette vaste idée et enchaîner ensemble tant de choses diverses, Sa Majesté a choisi pour sujet deux Princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la Vallée de Tempé où l’on doit célébrer la Fête des Jeux Pythiens, régalent à l’envi une jeune Princesse et sa mère de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.

On ne voit pas habituellement Louis XIV si mythologique. Il ne l’était pourtant pas qu’au Théâtre, mais aussi dans ses Palais. Qu’on se souvienne des peintures de Philippe de Champagne et de Le Brun aux Tuileries, au Louvre et à Versailles.

Quand Molière dut mettre sur pied *La Princesse d’Elide* pour la Fête de 1664, il la commença en vers, et dut la finir en prose. Un de ses rêves, ou plutôt un de ses regrets, a toujours été, sinon d’écrire des Tragédies pour s’approcher de Corneille, mais au moins des Tragi-comédies. *Don Garcie* ne lui avait pas réussi ; il recommença avec *La Princesse d’Elide* ; il aurait voulu en faire de même avec les *Amants magnifiques*, et ils n’en vaudraient que mieux ; malgré sa merveilleuse facilité, il eut trop peu de temps et se résigna à l’improviser en prose. Ils eurent leur succès de Cour, grâce aux Ballets, mais Molière ne les fit pas jouer à la Ville, ce qui se comprend. Il n’y avait pas à sa disposition les danseurs et les chanteurs qui tiennent au sujet même et dont la présence est indispensable ; aussi ne furent-ils pas imprimés par lui et ne parurent-ils pour la première fois que dans le second volume des Œuvres posthumes de l’édition de 1682. Ce qui fut imprimé aussitôt, et d’avance, pour être distribué aux spectateurs, $III$ ce fut le livret, avec, au milieu de l’analyse rapide du sujet, le détail des danses et les paroles des Intermèdes et des Entrées ; la musique, qui était de Lully, parut chez Ballard, la même année c’est-à-dire, en 1670. Au Château de Saint-Germain, la Pièce ne fut jouée que les 4, 13 et 17 février, et, en mars, que le 4 et le 8, soit en tout cinq représentations. Après sa mort, elle fut, en 1688, jouée neuf fois sur son Théâtre et reprise en 1704 avec un Prologue et des Intermèdes nouveaux. Ce ne fut, probablement les deux fois, que pour boucher un trou.

Une question curieuse, d’une actualité depuis longtemps disparue, est celle de savoir si Louis XIV y a dansé. Le livret imprimé serait là-dessus très affirmatif ; on y voit, à deux reprises : *Pour le Roy faisant Apollon*; *Pour le Roy faisant Neptune,* et l’Extraordinaire de *La Gazette* du 11 février 1670 le dit aussi. Il devait donc y danser ; ses costumes devaient être faits, et probablement avait-il répété. Mais Robinet, après avoir dit, d’après l’imprimé, que le Roi y figurait, ajoute, en se corrigeant :

....Que notre Auguste Sire

Fait danser et n’y danse point.

C’est que le *Britannicus* de Racine avait été représenté, le 13 décembre 1669 à l’Hôtel de Bourgogne, qui jouait à la Cour comme la Troupe de Molière, et l’on se souvient des fameux vers de la fin du quatrième acte.

Néron, s’ils en sont crus, n’est pas né pour l’Empire...

Pour toute ambition, pour vertu singulière

Il excelle à conduire un char dans la carrière ;

A disputer des Prix indignes de ses mains,

A se donner luy-mesme en spectacle aux Romains,

A venir prodiguer sa voix sur un théâtre,

A réciter des chants qu’il veut qu’on idolâtre.

Tandis que des Soldats, de moments en moments,

Vont arracher pour lui les applaudissements.

Évidemment Racine ne croyait pas faire au Roi une leçon qu’il ne se serait pas permise ; celui-ci se l’appliqua de lui-même. Dans une lettre à Montchesnay de 1707, Boileau, à même plus qu’un autre de le bien savoir, leur attribue, à juste titre, l’honneur d’avoir fait comprendre au $IV$ Roi qu’il convenait à sa dignité de s’abstenir de figurer ainsi en public à côté et au milieu de Danseurs de profession :

Un grand Prince qui avait dansé à plusieurs Ballets, ayant vu le *Britannicus* de Racine, où la fureur de Néron à monter sur le Théâtre est si bien attaquée, il ne dansa plus à aucun Ballet, non pas même au temps du Carnaval.

Comme incidence, il n’est pas sans intérêt de rapprocher la danse de Louis XIV de celle du jeune Louis XV, son arrière-petit-fils, telle qu’on la trouve mentionnée dans les nouvelles et les journaux des correspondants de la Marquise de Balleroy :

9 février 1718. Le Roi a dansé dans la dernière perfection.

21 décembre 1720. Le Roi montera sur le théâtre à deux heures pour la répétition générale du Ballet de la *Folie de Cardenio* — (et non *Lardinio*, mais l’édition est pleine de fautes de ce genre)… — Le Roi danse si noblement et d’une grâce qui doit faire, pleurer tout le monde de joie...

1er janvier 1721. Le Ballet du Roi fut joué lundi dernier. Le spectacle est magnifique. M. le Régent y était, et toutes les Princesses, avec trois mille personnes. Le Roi dansa quatre fois dans le premier acte de la Comédie et quatre au Ballet général. Il y en aura, samedi, un autre avec une autre Comédie… La première représentation du Ballet du Roi a commencé le 31 du mois passé. On a enlevé chez les Émailleurs de Paris tous les tubes de verre pour en faire les rayons du Soleil qui y paraît dans le Prologue du *Chaos.*

14 janvier 1722. Le Ballet des Éléments fut joué le 12 pour la troisième et dernière fois. Le Roi n’y dansa pas et ne dansera plus sur le Théâtre.

En 1670 Louis XIV avait trente-deux ans ; en 1722 Louis XV n’en avait que douze ; il faut faire honneur à ses précepteurs de l’avoir fait cesser de se donner en spectacle comme un acteur de profession.

Il faut aussi dire un mot d’une soi-disant très grosse allusion qu’on a voulu voir dans les *Amants magnifiques* et sur laquelle on a, plus d’une fois, trop insisté. La Princesse Eriphile, repoussant ses deux prétendants qu’elle n’aime pas, en aime un autre, qui ne lui dit pas l’aimer et à qui elle n’avoue pas davantage son amour. Donc c’est la Grande Mademoiselle et Lauzun. L’amour, un peu tardif, de la fille de Gaston pour ce grand vainqueur, que Molière aurait d’ailleurs singulièrement flatté et embelli, n’était pas un secret depuis 1669. Louis XIV, qui a un moment consenti au mariage, y coupe court, à la fin de 1670, et, ce beau feu durant encore, fit mettre en 1671 l’impertinent Lauzun à Pignerol. Est-il $V$ possible ou même vraisemblable que Molière eût ainsi mis le doigt entre l’arbre et l’écorce, et se fût permis, devant Louis XIV, son maître et son patron, de plaider, même indirectement, pour une liaison et pour un mariage qui étaient plus que désagréables à l’orgueil du Roi ? Il aurait vraiment trop oublié ce qu’il a, si justement, mis dans la bouche de Sosie :

Sur telles affaires toujours

Le meilleur est de ne rien dire.

En réalité, il n’est, dans les *Amants magnifiques*, pas plus question de Mademoiselle et de Lauzun, qui ne valait pas Sostrate, que de Mme de Montespan dans *Amphitryon.* Mademoiselle, qui a naturellement beaucoup parlé de Lauzun dans ses *Mémoires,* en serait d’ailleurs le garant. Elle n’y dit pas un mot de Molière ; mais, par contre, elle a sur ce point rappelé les vers sur la sympathie du grand Corneille dans la *Suite* du *Menteur.* Ce sont ceux auxquels elle fait allusion et qu’elle allègue pour expliquer et justifier ses propres sentiments. Ni Louis XIV, ni elle n’ont rien vu qui lui fût personnel dans les *Amants magnifiques*, et il nous appartient encore moins d’y supposer ce qui.n’y est pas. Si *Don Sanche* n’était pas très antérieur, on y verrait de bien autres allusions ; comme *Don Sanche* est de 1650, Corneille l’a échappé belle.

Louis XIV n’avait donné à Molière que le thème, fort simple, de deux Princes rivalisant de galanteries et de « cadeaux », comme on disait. Molière l’a corsé en ajoutant Sostrate, qui joue là, le plus loyalement et le plus délicatement du monde, le rôle du troisième larron. Dans *Don Sanche,* Isabelle est en face de trois prétendants, et c’est Don Carlos, qu’elle aime en secret et dont elle est aimée de même, qui doit choisir pour elle et qu’on veut investir du rôle d’arbitre. Il est difficile de se ressembler davantage. Imitation formelle ou réminiscence involontaire, *Les Amants magnifiques* font plus que devoir quelque chose à *Don Sanche ;* ils ne doivent rien à Mademoiselle ni à Lauzun.

Enfin une partie de la Pièce, qui fait corps avec l’action, doit être particulièrement signalée, celle où Molière prend à partie l’Astrologie. La croyance de tout le Moyen-Age à la Magie et à la Sorcellerie a été complète. Charles V avait un Astrologue Italien qui fut le père de Christine de Pisan, et l’on sait le rôle de Ruggieri auprès de Catherine de Médicis. $VI$ Au seizième siècle et dans la première moitié du dix-septième, les *Pronostications* abondent et les *Almanachs* en sont farcis. Richelieu, Mazarin, la Reine Christine de Suède croyaient à l’Astrologie ; sur Morin, Professeur de mathématiques au Collège de France, un des grands Prédiseurs sous Louis XIII et sous son successeur, on peut voir l’amusant article du *Dictionnaire* de Bayle et les irrévérencieuses Lettres de Guy Patin, qui ne tarit pas sur ces fourbes et sur leurs dupes — *vulgus vult decipi*, comme il se plaisait à le répéter — et les écrivains du grand siècle connaissent bien l’inanité de ces rêveries ; ainsi La Fontaine dans ses *Fables*, La Bruyère dans ses *Caractères*, Fénelon dans ses *Dialogues des morts*, écrits pour le fils du Roi, mais l’attaque de Molière est plus rude et va plus à fond. C’était à la fois honnête et brave ; au moment où venait au monde l’enfant qui devait être Louis XIV, n’avait-on pas mis officiellement, dans une chambre contiguë à celle où Anne d’Autriche accouchait, un Astrologue chargé de tirer l’horoscope du nouveau-né ? Tout le monde, y compris l’Astrologue, aurait été bien attrapé si ce n’eût été qu’une Fille. Même aujourd’hui, *La clef des songes* fait encore partie des livres populaires, et, parmi ceux qui, en 1670, ont entendu *Les Amants magnifiques*, la plupart croyaient plus ou moins à l’Astrologie. C’était donc de l’actualité au premier chef, et la chose ne manquait pas d’une franchise, même d’une hardiesse dont il faut tenir grand compte au Comédien.

On peut aussi remarquer le bonheur avec lequel sont exprimés les caractères de presque tous les personnages. Si les deux Princes sont insignifiants et si l’Astrologue Anaxarque est en même temps aussi naïf que cynique d’exposer si crûment sa coquinerie à son fils, l’amour de Sos-trate est celui d’un bien galant homme et celui d’Eriphile a bien de la jeunesse et de la grâce ; mais le caractère le plus heureux est celui d’Aristione. Si elle a le tort de croire à l’astrologie et aux apparitions, ce qui est nécessité par l’action, elle est bien tendrement et bien délicatement maternelle. C’est une des plus charmantes parmi les honnêtes femmes de Molière, qui en a beaucoup, ce qu’on ne remarque pas assez, entraîné qu’on est par la force de la Comédie qu’elles traversent. Presque toujours Molière, à qui elles ont porté bonheur, les peint en beau, et n’aime pas à en dire de mal, tandis qu’il réserve aux hommes la raillerie de leurs ridicules et de leurs sottises. Il épargne les unes, et s’en donne à cœur joie de dauber sur le sexe fort.

$VII$ Une chose évidente c’est que Clitidas, d’ailleurs plus spirituel et plus fin, est le même personnage que le Moron de *La Princesse d’Elide* ; il est tout aussi poltron et n’aime pas davantage les sangliers. Dans l’Inventaire après décès de Molière, qui a naturellement joué les deux rôles, il n’y a pas de costume avec le nom de Moron ; mais l’article relatif aux *Amants magnifiques* se pourrait aussi bien attribuer aux deux, et peut-être Molière, qui gardait soigneusement ses habits de théâtre, s’est-il, avec quelques modifications, servi pour le second du costume du premier :

Un habit de Clitidas, consistant en un tonnelet, chemisette, un jupon, un caleçon et cuissards, ledit tonnelet de moire verte, garni de deux dentelles or et argent ; la chemisette de velours à fond d’or ; les souliers, jarretières, bas, festons, fraise et manchettes, le tout garni d’argent fin. Prisé soixante livres.

C’était, comme on le voit, un Bouffon fort bien mis. Depuis longtemps le Théâtre s’est départi du luxe des costumes de l’origine ; il les a ramenés à la convenance des rôles comme à la qualité et au rang des personnages. Au point de vue de la comédie, la vraisemblance y gagne et l’effet est beaucoup plus juste ; mais, à la Cour du grand Roi et auprès du luxe des costumes des Ballets, il fallait se tenir à côté et ne pas s’effacer. C’est la raison de ce qui paraîtrait aujourd’hui une exagération inutile.

Je ne dirai pas signalons, mais rappelons qu’il ne faut pas oublier d’aller chercher dans le troisième Intermède la charmante traduction du *Donec gratus eram* d’Horace, bien supérieure à celle de Jean-Jacques Rousseau dans le *Devin de village.* On en trouverait d’heureuses dans les innombrables traductions envers des Odes du poète de Vénuse ; on se souvient plus facilement, et à juste titre, des deux imitations, d’un tour si léger, d’Alfred de Musset, qui l’a assez aimée pour s’y reprendre à deux fois, à la façon des Variations des musiciens. Molière avait pour elle une admiration toute particulière. C’est d’elle qu’il a tiré une scène et même tout le sujet de son *Dépit amoureux,* dont il se souvenait si bien que, dans les *Amants magnifiques*, il a mis le même titre en tête de sa traduction. Ce n’est pas au reste la seule fois qu’il s’en soit inspiré ; il y a dans ses Comédies plus d’un dépit amoureux. Après celui de Lucile et d’Eraste, n’y a-t-il pas, dans *Le Tartuffe,* celui de Valère et de Marianne, et, plus tard, dans *Le Bourgeois gentilhomme,* celui de Cléonte et de Lucile ?

$VIII$ Ceux qui ont lu *Les Amants magnifiques* les relisent de temps en temps ; ceux qui ne les connaissent pas et les sautent négligemment peuvent sans crainte se hasarder à les lire. Ils y trouveront et s’y plairont plus qu’ils ne pensent. Ce n’est pas un des chefs-d’œuvre ; il y a assez d’élégance et de charme pour ne pas leur faire regretter l’heure qu’ils y auront passée et plus d’un y reviendra.

Anatole de Montaiglon.